

Sabine Meier

Conférence *Ecoute l'artiste*
Réseau Rouen
25 Mars 2022

Ecoute l'artiste

Je vais d'abord répondre aux questions qui sont formulées dans l'annonce de *Ecoute l'artiste*. Je les trouve bien, très concrètes.

Parce que quand j'étais à l'Ecole des Beaux-arts, j'étais très curieuse de savoir des choses concrètes concernant des artistes, par exemple,

- comment ils gagnent de l'argent,
 - comment se passent une journée, une semaine, une année, une vie,
 - comment les artistes dealent-ils avec le fait d'avoir des enfants, des conjoint(e)s. La fatigue, le temps, l'argent, l'attention,
 - comment on montre son travail ?
 - on travaille où, quand ?
- etc.

Question 1

À quoi (à qui) pense un artiste quand il prépare une exposition?

Je pense à l'espace de l'exposition comme un lieu de rencontres :

Rencontre des œuvres entre elles, comme des gens qu'il faut mettre ensemble et qui ne s'entendent pas forcément. On fait des pièces les unes après les autres. Des fois c'est compliqué de les mettre en présence l'une de l'autre

Rencontre des œuvres et du lieu, l'histoire que ça raconte dans l'espace
Avec les mêmes œuvres ce sont des histoires différentes à chaque fois.

Rencontre des œuvres et d'un spectateur fantasmé.

Comme pour les œuvres, je pense à des gens en particulier.

Quand je fais une œuvre, j'ai toujours en tête une adresse imaginaire, privée

Rencontre en fin de compte entre mon propre travail et moi, qui est là rencontre la plus difficile au fond

Les expositions comme rejet de son propre travail. C'est un processus de rupture. (quand j'ai bien exposé une série, j'en ai marre, j'en veux plus, je passe à autre chose -même si c'est jamais vraiment autre chose : on n'a pas 3000 sujets, on en a très peu dans une vie, on a très peu d'obsessions en fin de compte. C'est toujours plus ou moins la même.

Question 2

Où travaille-t-il : chez lui, dans son atelier, ailleurs, partout?

Cette question définit ce qu'on appelle le travail d'un artiste : pour moi, plusieurs temps correspondant à des moments de travail complètement différents les uns des autres, donc à plusieurs lieux.

1. faire arriver les images dans la tête : non maîtrisable, difficile. Ça arrive à des endroits et des moments saugrenus, Sentiment d'impuissance totale. On prépare le terrain mais on ne sait pas ce qui va pousser ou même si ça va pousser.

Et puis une image vient dans ma tête, et là je dois obéir : je dois la faire sinon elle ne me laissera pas tranquille.

2. fabriquer l'image : c'est le meilleur moment : bricolage, travail manuel, compréhension de ce que j'ai inventé On pense en faisant.

C'est un moment extraordinaire parce que je vois apparaître matériellement dans l'atelier par le travail du bois, de la lumière, de la mise en scène, l'image apparue dans ma tête.

Ce qui me fascine dans les œuvres d'art c'est qu'elles sont l'incarnation physique d'une hypothèse mentale.

C'est ce passage qui me fait faire des œuvres depuis 40 ans.

Nécessité de refaire l'expérience encore et encore, comme si on ne pouvait pas y croire, qu'une pensée puisse devenir matérielle.

Quand j'étais petite je regardais une série -Le Prisonnier- : il y avait une histoire de visualisation des rêves. Ou dans "La jetée" de Chris Marker. C'est pareil.

Cette partie du travail se fait exclusivement à l'atelier. Lumière artificielle, porte fermée à clef, le temps et l'espace se métamorphosent.

Je ne peux pas travailler entre deux autres choses, une ou deux heures. Le temps doit être illimité. Pour pouvoir se dilater et changer de nature.

Je voyage très peu sauf obligée. Les incursions dans cette dilatation du temps dont je fais l'expérience dans l'atelier me suffisent amplement comme expérience de délocalisation et d'étrangeté à moi même. L'atelier me protège et me transporte.

3. troisième temps : prises de vue. Toujours à l'atelier

Je suis très laborieuse. Je fais des dizaines voire des centaines de photos pour n'en garder qu'une. Série de moments très courts mais extrêmement intenses durant lesquels j'essaie d'attraper l'image que j'avais vue dans ma tête. C'est un moment

horrible. Il faut faire venir l'image, la faire arriver à la surface, alors qu'elle est enfouie dans la matérialité de l'atelier, du bois, du corps du modèle, qui sont sous mes yeux. Grande concentration, moments très intenses dont je sors épuisée. J'ai toujours le sentiment que ce que je cherche à voir, n'arrivera pas. Et ça finit par arriver pourtant. Mais à chaque fois, je considère que c'est un miracle, que ça s'est fait malgré moi, que j'ai eu de la chance cette fois-ci.

Je fais beaucoup de pellicules. Les premières images sont toujours très plates, bêtes. Elle sont l'application littérale de ce que je cherche. Jusqu'à ce que quelque chose arrive entre l'appareil la lumière le modèle l'espace moi, une coagulation de tout. Et qui me permet de devenir aveugle au réel, mais lucide à travers l'appareil. Comme si un couloir, s'était ouvert entre l'image mentale et l'image dans l'appareil. C'est fragile et tenu. Ça dure très peu de temps. Il me faut en général plusieurs séances de prise de vue, à quelques jours d'intervalle. Et la nature de la coagulation entre tous ces éléments (l'atelier, l'espace, la lumière, le modèle, l'appareil, moi) n'est jamais la même. Alors que tout reste identique. Ça ne donne jamais les mêmes images.

Je laisse reposer. J'élimine petit à petit. Jusqu'à se que je vois l'image, que je la reconnaisse dans mon cahier de travail. Ça peut prendre des semaines.

4. travail de la production matérielle de la photographie, au labo de tirage avec mon tireur, avec qui je travaille depuis plus de 20 ans, toujours le même. Des fois facile, rapide, évident. Pas toujours sur les images qu'on imagine d'ailleurs. D'autres fois difficile et toujours décevant. Il y a même certaines images dont je refais un autre tirage des années après. Après c'est facile : on colle, on encadre, on expose. Et on passe à autre chose. Il faut tout recommencer, depuis le début. Je range mon atelier, je nettoie tout, j'efface toutes les traces du travail d'avant.

Dit comme ça, ça semble vraiment pas marrant de faire mon travail. Pas toujours effectivement. MAIS, quand j'ai l'image, qu'elle est devant moi, exposée, là c'est un moment hors du commun, une joie violente. Ce sont ces quelques secondes qui font que je recommence. C'est une addiction à ces quelques secondes. Tout prend sens, tout est à sa place. Bon c'est sûr ça fait pas beaucoup sur une année, vu que je fais 2, 3 photos par an, ça fait même pas 1 minute en tout. Mais ...

Question 3

Quels sont les objets posés sur son bureau?

Mon bureau est le lieu où les choses s'organisent visuellement, sous forme de cahiers soigneusement étalés sous mes yeux, dont chacun a une fonction précise : planning, contacts, carnet de travail, papiers administratifs, Images diverses que je veux avoir sous les yeux. Pas glamour. Ultra fonctionnel.

Question 4

Que trouve-t-on dans son atelier?

Des outils, des matériaux, Un placard où sont rangés mes lumières et mes appareils, une estrade, un canapé, de quoi faire à manger, de l'occultant aux fenêtres, et une clé sur la porte.

Il y a aussi quelques images : de vagues projets, qui doivent rester sous mes yeux.

Les choses aux murs, c'est comme les fruits : à un moment si ça n'a pas été ramassé, c'est trop mûr, ça commence à pourrir et là, ça tombe tout seul. Et je jette.

Et surtout, on y trouve des présences qui me tiennent compagnie. L'atelier est habité.

Par d'autres artistes, ceux de ma "famille". Ceux en qui on a reconnu nos propres questions, avec qui je parle.

Question 5

Lit-il les journaux : tous les jours, tous les mois, jamais?

Je ne lis pas le journal. Je ne lis que des romans. Des kilos de romans.

D'ailleurs, depuis quelques temps, je relis. C'est une expérience du temps, très forte.

Parce que c'est soi-même qu'on rencontre. Ce n'est pas le même roman, parce que vous n'êtes pas la même personne. Etrangeté à soi-même.

Les romans correspondent beaucoup mieux au sentiment que j'ai de la réalité que les journaux. Ils me donnent la possibilité de vivre l'expérience d'autres vies, d'autres possibilités de moi-même. Ils m'ouvrent le monde.

J'écoute beaucoup la radio. C'est le contact le plus fort que j'ai avec l'extérieur : émissions liées à la science, à la philosophie, à l'art, à l'histoire. De temps à autre, les infos.

Je ne voyage pas, je sors très peu.

J'aime être seule.

Voilà pour les questions

D'une manière générale, je n'ai aucune leçon, aucun conseil, à donner. Juste faire part d'une expérience.

Je me suis toujours demandé comment faisaient les autres, je suis très curieuse de ça. Aujourd'hui je sais un peu mieux, et il s'avère que personne ne fait pareil. Personne ne s'arrange pareil avec la vie.

Quand j'étais aux Beaux-arts, c'était une école comme aucune autre. Rien à voir avec

aujourd'hui où c'est très structuré, on écrit des mémoires, on passe des bilans réguliers, on est suivi.

C'était assez flou, peu structurant, on était livré à nous-même. Et c'était ça le vrai enseignement. Comment on rencontrait son propre désir. Ou pas.

Quand je suis arrivée aux Beaux-arts à Paris, je suis restée 3 mois sans rien faire, j'attendais que quelque chose se passe, suspendue dans le vide. C'est là que ça a commencé vraiment, parce qu'à un moment j'ai réalisé que personne ne viendrait me chercher, que personne n'avait besoin de moi, que personne n'exigerait rien de moi. C'est frontal comme expérience.

Et j'ai décidé d'y aller à ce moment-là, au bout de 3 mois.

C'est l'expérience la plus forte que j'ai eu à l'école.

Pour moi, l'art n'est pas un métier. C'est une façon de penser, d'être, qui est la plus juste pour moi.

Etre artiste ça me semble être un état, qui a toujours été le mien. Un état d'inquiétude et de questionnement.

Enfant je pensais qu'un jour, quand je serais grande, je comprendrais mieux, qu'il y avait des questions qu'on ne se posait plus, qui disparaîtraient d'elles-mêmes. En fait, non. C'est le contraire : en vieillissant ça devient encore plus complexe, plus ramifié. Je ne me plains pas du tout, ça m'enchant. Ça fait une vie, de juste essayer de reformuler ce qu'on porte en soi depuis le début, de pouvoir élaborer une pensée avec ça. Ça fait des rencontres ces questions, avec des gens qui ont les ont pensé avant, dont je croise les oeuvres, avec des contemporains avec qui je travaille.

D'aussi loin que je me souviens, rien ne me semble aller de soi.

Je suis attirée par ce que je ne comprends pas, par ce que je ne sais pas faire, voire ce qui m'apparaît comme impossible.

C'est comme ça que j'ai commencé la photographie.

L'histoire c'est que j'ai fait des études de peinture. A l'école des Beaux-arts à Paris, et puis j'ai mis en espace les peintures et c'est devenu des installations.

Il fallait prendre en photo... Problème.

Heureusement, je ne comprends toujours pas grand chose à la photographie, à comment les choses se font.

Cette infamiliarité, l'intranquillité qu'elle génère, produisent mon travail. Elles font du monde une ressource de matière à penser inépuisable, un terrain de prospection illimité, un laboratoire d'expériences, bref, un lieu habitable.

C'est devenu ma méthode de travail : ne rien considérer comme évident, allant de soi. Par exemple, une image, qu'on puisse tenir devant ses yeux, la photographie d'un lieu, d'un visage, d'un objet, peu importe, si on n'admet pas comme évident l'existence d'une image, ça devient vertigineux. On a oublié que c'est un objet fou, miraculeux. Le

monde à l'origine n'est pas fait pour être mis en image, c'est pas dans Darwin, ça fait pas partie de l'évolution.

Que vous puissiez tenir entre vos doigts, une image qui a été saisie alors que vous étiez un tout petit enfant, et que vous puissiez voir cette pellicule décollée d'un autre monde, celui de votre enfance, c'est complètement incompréhensible pour moi. C'est une relique -au sens premier. C'est extra-ordinaire -littéralement.

Et pourquoi on a tant besoin des images, d'en faire, d'en voir, d'en échanger? Et comment le monde se dépose, s'écrit, se présente une seconde fois dans les images ?

Mes premières photographies, c'était des choses autour de moi, sans même me lever de ma chaise : des reste de repas, des objets à portée de main, des inventaires, d'un tiroir, d'un appartement, de mon propre travail. Ces travaux-là s'appellent **Les systèmes de classement**.

Et puis je me suis aperçu que je ne voyais sur les images que mon intention, l'image en avant de la photographie, non pas les choses elles-mêmes. Il a raison Magritte : ceci n'est pas un objet, ceci est une image.

Je me suis dit qu'en inventant l'appareil photo, on avait inventé la machine qui allait produire l'image qu'on avait en tête AVANT de la faire. La pré-image. L'image photographique comme reconstitution de l'image mentale.

C'est comme ça que j'ai commencé les **Autoportraits** : en me mettant dans la boucle de la machine à faire des images.

J'ai commencé mes études supérieures en faculté de médecine. La médecine est une science empirique, qui travaille à partir des effets pour comprendre les causes. Même si je n'ai pas poursuivi dans cette voie, ces quelques mois d'études m'ont formée : ils ont forgé en moi la certitude qu'en prenant un évènement (la production d'une image est un évènement) et en étant délicat et patient, on pourrait, remonter jusqu'à la cause, du moins l'origine. Donc concernant la photographie, à partir d'une image, comprendre quelque chose de ce dont elle est l'image.

Les Apories : éprouver, mesurer, visiter l'écart

Ce que je fais dans mon atelier en ce moment : Je fais des expériences : je bâtis un minuscule morceau de réel dans l'atelier et j'en fais une image et comme je connais plus ou moins la situation de départ, je peux comprendre quelque chose de cette métamorphose du réel en une image. Le passage de l'un à l'autre.

Je travaille en pellicule à cause de ça. Non pas par nostalgie ou tradition, ou rejet de la technologie. Parce que pour moi ça fait sens que l'image soit une relique. Parce que je ne retouche jamais ces images-là. Elles sont comme des compte-rendus, comme des résultats d'expériences.

Une image numérique, c'est une traduction, un encodage de la lumière suivi d'un décodage.

C'est important de penser avec quoi on travaille et quelles conséquences ça a sur ce qu'on fait.

Conclusion :

Les questions qui surgissent quand on est enfant, et plus violemment à l'adolescence, sont les seules valides, parce qu'elles sont urgentes, elles exigent des réponses. Tout de suite.

Ces questions sont à la fois limitées et sans fond. Limitées par leur nombre : je me pose les même questions qu'alors, de façon plus fine, plus complexe, plus structurée et je sais comment les mettre au travail. Et elles sont inépuisables.

La seule différence c'est qu'elles me font penser, agir, produire.

Et que c'est à partir d'elles que j'ai fabriqué mes outils.

Les questions, les outils, sont propres à chacun. Même s'il y a des familiarités avec d'autres.

C'est d'ailleurs comme ça qu'on fonde sa famille d'artiste.

Avoir de la culture, connaître des milliers d'oeuvres, n'a aucun intérêt pour un artiste.

Par contre connaître -au sens premier, de naître avec- quelques oeuvres, alors là, oui, des oeuvres qui sont comme des poches de nutriments quand on est anémié, des présences qui habitent le monde et le rendent habitable.